

Deuxième congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Aisne à Soissons le 18 Mai 1958



On remarque, à gauche, M. le Président de la Fédération, au centre M. le Sous-Préfet de Soissons et, à droite, M. le Président de la Société historique de Soissons.

Dans la salle des fêtes de l'Hôtel de Ville de Soissons, sous la présidence d'honneur de M. le Sous-Préfet de Soissons, se sont réunis, le 18 mai 1958, les représentants des sociétés savantes du département de l'Aisne.

Auparavant, ils avaient visité un vieux quartier de Soissons, celui de la rue Richebourg, sous la conduite de MM. Luguët, Président et Ancien, Secrétaire de la Société Historique de Soissons.

Après les communications, dont on trouvera plus loin des résumés, M. le Maire de Soissons offrit aux congressistes un vin d'honneur.

L'après-midi, après le repas pris en commun, ils visitèrent, sous la conduite de MM. Ancien et Canonne, architecte des Monuments Historiques pour le département, l'abbaye Saint-Jean des Vignes. Ensuite, ils écoutèrent à la cathédrale un récital d'orgue fait par M. le chanoine Doyen. Enfin, ils visitèrent le musée et la bibliothèque sous la conduite de M. Depouilly, conservateur du musée, et de M. Simonnet, bibliothécaire.

Voici un résumé des communications faites le matin :

LES HAIES DE THIÉRACHE

par M. Jacques CHAURAND

Au siècle dernier Peigné-Delacourt avait consacré aux haies de chasse une étude où il mettait la question en rapport avec la toponymie et l'archéologie. Mme Noailles, vice-présidente de la Société Archéologique de Vervins, avait, depuis quelques années, souligné l'importance d'un sujet qui n'a jamais été abordé dans son ensemble, et constitué un dossier où figure notamment un précieux relevé des bois multiples nommés « haies » en Thiérache. Lors du dernier congrès de la Fédération des Sociétés Savantes de l'Aisne, M. Chaurand, assistant à la Sorbonne, présentait, au nom de la Société Archéologique de Vervins, une communication sur les Haies de Thiérache.

Ces haies, qui n'évoquent plus dans le langage habituel qu'une mince clôture verdoyante, élément majeur du paysage thiérachien, ont commencé par être des épaisseurs de bois, entretenues à des fins défensives : c'est du moins ce que laissent supposer un texte de César ayant trait à la région voisine de Vervins, et divers anciens textes d'archives. C'est particulièrement dans ces forêts nommées haies qu'avait lieu la chasse dite « Chasse à la haie », telle que nous la décrit notamment Gaston de Foix, et qui s'est pratiquée couramment en Thiérache comme en font foi plusieurs textes d'archives régionaux.

Par la suite la haie le cède à d'autres moyens défensifs plus efficaces, et la chasse à la haie, trop peu noble et trop peu sportive, cessa d'être appréciée et pratiquée.

Il reste, comme vestiges de cet ancien état de chose, des toponymes, qui ne peuvent être compris qu'à la lumière de l'histoire, et cette belle parure de haies en miniature et de bocages qui donne au paysage thiérachien sa note dominante. Pendant des siècles encore la haie épaisse a pu servir au besoin de refuge contre les envahisseurs : mais c'était là un recours épisodique, par lequel néanmoins les hommes du XVII^e siècle, nous mettaient en rapport, sans s'en douter, avec nos plus lointains ancêtres.

LE RAYONNEMENT DU PÈRE MARQUETTE

par M. Jean BILLON

M. Jean Billon, membre de la Société Historique de Haute-Picardie, évoque la belle figure du Père Marquette, missionnaire au Canada, au XVII^e siècle, et le souvenir impérissable qu'a laissé son action dans les régions qu'il a évangélisées.

Il rappelle tout d'abord les liens qui rattachent à notre département ce religieux dont le père, Nicolas Marquette, était conseiller en l'élection de Laon, lorsqu'il vint au monde le 1^{er} juin 1637. Puis il retrace les grandes lignes de son œuvre évangélique.

Entré à 17 ans au Noviciat de la Compagnie de Jésus à Nancy, Marquette s'embarque aussitôt pour le Canada et prêche la bonne parole aux diverses tribus indiennes voisines du Lac Supérieur, partageant pendant six ans leur vie primitive. Puis on le charge d'accompagner un jeune hydrographe de Québec, Louis Jolliet, au côté duquel il découvre le cours du Mississipi à bord d'un frêle canot. Vaincu par la maladie, il s'éteindra le 18 mai 1675, à l'âge de 38 ans, sur les bords du lac Michigan, au milieu de ses amis indiens.

Le souvenir de ce grand Français sombra bientôt dans l'oubli, tout au moins chez nous. Mais en Amérique cinq villes du Canada ou des Etats-Unis se disputent l'honneur de porter son nom. On fait des pèlerinages sur sa tombe dans le collège de la ville baptisée « Marquette », sur les bords du Lac Supérieur. Des statues ont été érigées au Capitole de Washington, à Québec, à Chicago, à Détroit. Son nom est porté par un diocèse, un canal, par l'Université de Milwaukee (la plus peuplée des Universités catholiques du monde), par une compagnie de chemin de fer, une marque d'automobiles et une valeur industrielle. A l'occasion du tricentenaire de sa naissance, le 1^{er} juin 1937, le président Roosevelt lui-même fit de cette journée une journée nationale, le « Marquette Day », marquée par des cérémonies dans toutes les villes des Etats-Unis.

M. Billon s'étonne qu'il fallut, en France, attendre trois siècles pour que le souvenir du grand missionnaire soit l'objet d'une première manifestation publique. L'honneur en revient à la ville de Nancy qui, en 1930, donne son nom à un pavillon de la maison des étudiants catholiques et inaugure une statue. Puis Laon, à son tour en juin 1937, à l'occasion du tricentenaire de sa naissance, organise, en présence de nombreuses personnalités, de grandes fêtes qui se terminent par l'inauguration, près de la porte de Soissons, d'un monument dont le bronze est coulé uniquement avec des sous recueillis auprès des habitants du

Laonnois et des « cents » envoyés par les enfants des écoles de la ville de Marquette (Michigan).

En 1948, quatre scouts de France, « l'équipe Marquette », renouvellent l'exploit du religieux et rejoignent le Saint-Laurent à la Nouvelle-Orléans, parcourant, comme lui, 5.000 kilomètres à bord de deux canots.

Enfin en 1956, lorsque l'aviation américaine de la base de Laon-Couvron fit édifier une cité pour les familles de ses militaires, elle lui donna le nom de « Marquette-sous-Laon », unissant ainsi dans une même pensée les descendants de ceux qui le virent naître et de ceux qui le contemplèrent à l'œuvre.

LE CHATEAU DE FÈRE-EN-TARDENOIS

par M^e CHALOIN

Les ruines du château de Fère-en-Tardenois constituent le monument civil le plus intéressant de notre arrondissement puisque leur étude touche à la fois l'histoire et l'archéologie.

Construit en 1188 par Robert de Dreux sur une plate-forme aménagée à cet effet au milieu de la forêt de Fère, ce château-fort comprenait 7 tours rondes, un donjon et un pont-levis le reliant à la colline voisine. La construction dura 35 ans.

En 1399, le château appartient à la famille d'Orléans. En 1488, à François I^{er}, qui en fait une de ses résidences préférées. En 1528, le roi donne son château au baron de Montmorency, époux de Madeleine de Savoie. C'est alors que le château-fort du 12^e siècle est transformé en une demeure plaisante dans le goût de la Renaissance. Des fenêtres à meneaux remplacent les créneaux des tours, de hautes et belles cheminées ornent les toits, et enfin le pont-levis est remplacé par un viaduc supportant une belle galerie longue de 60 m. qui constitue le « clou » de ces ruines.

Malheureusement, en 1752, le propriétaire du château, le duc d'Orléans, marié à Henriette de Bourbon, a besoin d'argent. Il fait démolir en grande partie cette belle demeure pour en vendre les matériaux. Cependant le viaduc est épargné et la galerie n'est démolie qu'en partie. La porte est en mauvais état, mais les sculptures dues, dit-on, à Jean Goujon, sont encore très visibles. Le viaduc, construction aussi hardie qu'élégante, comporte 5 arches de 20 m. de hauteur.

L'intérieur du château est en ruines ; on peut toutefois, voir l'ancienne chapelle dans une tour, avec la tribune des seigneurs. On éprouve devant ces ruines un sentiment d'admiration pour ces architectes de la Renaissance qui ont su transformer un château-fort du 12^e siècle, une demeure fruste, en une résidence gracieuse sans commettre la moindre faute de goût.

L'ARRESTATION
DE M. DE TALLEYRAND-PÉRIGORD
A SAINT-QUENTIN LE 21 JUIN 1791

par M^e GORISSE

Un citoyen, Président de la Section des Quatre Nations, vit passer à Paris sous la porte Saint-Denis, le 21 juin 1791, à 4 heures du matin, une berline de voyage à six chevaux suivie d'une charrette portant les bagages. Apprenant un peu plus tard que le Roi avait quitté la ville, il pensa que l'équipage aperçu était celui de Louis XVI et chargea un courrier, Marizelle, de le faire arrêter. Celui-ci le rejoignit à Saint-Quentin à 8 heures du soir. Les passeports sont demandés ; ils sont très réguliers. M. de Talleyrand-Périgord, son épouse, son oncle, sa fille âgée de 4 ans, les domestiques descendent du carrosse. Ils vont prendre comme chaque année les eaux à Spa et se proposent de partir le lendemain aux portes ouvantes.

Le Conseil Municipal se réunit d'urgence. Il imagine à l'unanimité que M. Talleyrand est venu en Picardie se mettre à la tête des brigands et que Marizelle doit transmettre l'ordre de rassemblement. La vie des amis de la Liberté est en péril. La destruction de la cité est imminente. Les voyageurs sont mis en état d'arrestation. La garde nationale est organisée. 1.000 fusils pris à l'arsenal lui sont distribués. Des canons sont demandés à La Fère et à Douai ; l'un sera mis en batterie sur la grand'place. Des gardes sont mis aux portes, au remparts qui sont remis en état, une délégation est envoyée à l'Assemblée Nationale demandant des renforts.

Le 22 juin, le bruit se répand que la fillette du carrosse est le Dauphin. Le Conseil municipal décide aussitôt de vérifier le fait. M. de Talleyrand, qui a conservé tout son sang-froid, place l'enfant sur une table de l'auberge, le déshabille et le présente aux commissaires et au peuple. C'est bien une fille. Le tambour de ville part l'annoncer aux carrefours.

M. de Talleyrand envoie courrier sur courrier à son frère, l'ex-évêque d'Autun. La municipalité en expédie à l'Assemblée implorant des secours. Elle se prépare fiévreusement à repousser toute attaque et à mourir pour la liberté.

Le 30 juin, après trois ordres réitérés du Comité des rapports et des recherches, M. Talleyrand put quitter la ville, la laissant en armes, attendant à tout instant les brigands que personne ne devait voir.